

Editions MeMo : Quand la poésie jongle avec l'image

Propos recueillis par Olivier Carrérot pour l'Office du Livre de Poitou-Charentes (OLPC).

Abécédaires joueurs ou albums lunaires, réédition de classiques étrangers de la littérature jeunesse, amour fou du papier et de la typo : les éditions nantaises MeMo, riches en livres d'artistes, sont des artistes du livre !

Biblio sélective :

* Dans la collection « tout-petits MeMômes » : *Mik*, Olivier Douzou, 2005 ; *Popov et Samothrace*, Janik Coat, 2005 ; *Le Livre de nuit*, Yae Haga, 2004...

* Parmi les « Albums » : les trois « alphabets » d'Anne Bertier (*Rêve-moi une lettre*, 2005, *Dessine-moi une lettre et Construis-moi une lettre*, 2004) ; *Rien*, Remy Charlip & Eric Dekker, 2005 ; *Le Cœur de Pic*, Lise Deharme & Claude Cahun, 2004...

* Exemples de « Classiques étrangers » : *Le petit bout manquant*, Shel Silverstein (USA), 2005 ; *Cobra Norato*, Raul Bopp (Brésil), 2005 ; *Quand la poésie jonglait avec l'image*, Samuel Marchak & Vladimir Lebedev (URSS), 2005...

* Sans oublier le fonds adulte : la poésie (Philippe Beck, Paul Louis Rossi, *Quaderno...*), les Carnets d'Usines, les catalogues d'exposition, ou les albums d'images issues de fonds iconographiques régionaux (*Quatremers, le Céleste, Indiennes de traite à Nantes...*).

Editions MeMo

A l'heure des restructurations « industrielles » dans le monde du livre, l'enseigne co-fondée à Nantes par deux amoureux du texte et des images, Yves Mestrallet et Christine Morault (d'où le raccourci MeMo), ne cède rien sur son amour de l'art. Depuis 1993, nos résistants-artisans confectionnent avec discrétion mais ferveur des petits bijoux de mots et d'images : livres-berceuses, « histoires tombées du ciel », jeux rêveurs et savants avec les lettres de l'alphabet, les idéogrammes chinois ou les onomatopées japonaises... De quoi défier avec tact le vide bavard de l'époque (*Rien ; Esmeralda, la vache qui parle*).

Le texte et l'image

OLPC : au printemps dernier, vous avez réédité dans la collection des Trois ourses 4 merveilleux livres soviétiques datant de 1925-27, signés Vladimir Lebedev et Samuel Marchak, et réunis en un seul volume sous le titre éloquent : *Quand la poésie jonglait avec l'image*. Comme le dit bien cet intitulé, ces deux auteurs « constructivistes » russes jetaient alors les bases d'une conception inédite du livre d'enfant - « ce domaine où le dessin s'apparente le plus au mot ». Or, ne reprenez-vous pas aujourd'hui à votre compte cette idée d'une stricte équivalence entre le texte et le graphisme ? N'est-elle pas à la base de toute votre entreprise éditoriale, si l'on en croit votre catalogue, où coexistent les artistes du verbe et de l'image ? Je suis frappé en tout cas par la façon dont vos livres laissent « parler » les images...

Christine Morault : Si nos livres ont pour projet de laisser parler l'image, c'est qu'elle parle un autre langage que celui du texte, qu'elle révèle autant de l'histoire de ceux et celles qui l'ont créée que de la circulation des idées et des arts. Le premier livre de MeMo était un album de motifs d'indiennes du XVIIIème, destinées à la traite négrière, qui disaient à leur manière, par leur naïf souci d'exotisme, l'étrangeté de l'autre, autorisant son exploitation. *Quatremers le Céleste* accompagnait un beau conte de Lisa Bresner de gouaches chinoises peintes « à l'occidentale » dont l'usage maladroit de la perspective « parle » de commerce, mais aussi de croisements d'esthétiques et de regards.

Silence !

OLPC : c'est au point que, parfois, dans vos albums, les mots eux mêmes semblent se retirer, comme sur la pointe des pieds : le bestiaire de Janik Coat est très graphique, avec juste, sur la page de gauche, le prénom des 33 drôlatiques animaux (j'aime beaucoup : Martine loutre, ou Jean-Michel sanglier !). *Le Livre de nuit*, de la japonaise Yae Haga, lui, est entièrement et audacieusement muet, sans aucun texte, l'œil de l'enfant errant dans une obscurité douce, ouatée, pour apprendre en silence à

ne plus avoir peur du noir et du silence... De fait, je remarque que souvent vos auteurs (et vous même, comme éditrice ?) semblez plaider pour une certaine forme littéraire de silence : quand la parole vient à la vache Esmeralda, c'est plutôt pour son malheur ! Et si la petite Misako rencontre l'amour, c'est pour avoir su garder le silence en traversant les 5 ponts de Kyoto (elle se coud les lèvres avec la traînée blanche d'un avion)... Quant à Lisa Bresner, avec sa série de variations autour d'un idéogramme chinois, ou Anne Bertier, avec ses 3 abécédaires, elles nous apprennent le langage sans bruit, si j'ose dire - juste en déployant la magnificence muette des lettres... Ce refus du tapageur dans votre travail renvoie-t-il aussi à... l'étymologie latine du mot enfant, *in-fans* = celui qui ne parle pas ?

Christine Morault : Notre projet de départ était de laisser ainsi le lecteur ouvrir la porte d'un univers et de laisser s'effacer le commentaire en fin d'ouvrage pour lui laisser d'abord le plaisir d'une découverte solitaire. Nous avons fait de même avec la poésie, plus tard. Le premier langage du livre c'est sa prise en main, le toucher d'un papier et l'adéquation à chaque fois d'un volume et de la mise en espace des textes et des images. Un vêtement juste qui ouvre à la découverte d'une pensée et d'une création. C'est le premier mot, muet, qu'adresse le livre. La mise en forme des mots nous concerne aussi au premier chef, nous achetons souvent une police typographique par ouvrage, pour lui donner sa personnalité, et l'enrichir du travail d'un artiste de la lettre. Cette petite musique sans bruit parle à tous, grands et petits.

Mémoire

OLPC : je le rappelais tout à l'heure avec les constructivistes russes : une partie non négligeable de votre catalogue, et qui fait aussi son originalité, consiste à donner tardivement une chance à des « recalés » de jadis (*Patavant et Patarrière* jamais édité depuis 1937 ! ; les contes de Rémizov enfin jumelés aux gravures de Kandinsky, 70 ans plus tard, dans *Macaronis et autres contes*). A ressusciter des épuisés (le surréaliste *Cœur de pic*, de Deharme-Cahun, en sommeil chez Corti depuis 1937). A traduire pour la première fois des classiques étrangers de la littérature enfantine (le préraphaélisme anglais du *Marché Gobelins* de 1859 ; la splendide épopée du « modernisme » brésilien de 1931, *Cobra Norato*, de Raul Bopp). Etc.

Bref, vous semblez prendre plaisir à rappeler à notre époque oublieuse, toute infatuée d'elle même, qu'elle a eu des ancêtres, et qu'il y a un *patrimoine* de la littérature enfantine, dont vous souhaitez faire mémoire. En cohérence, après tout, avec votre sigle : Memo... Est-ce pour rendre son épaisseur historique, ses lettres de noblesse, à une littérature qu'on croit à courte vue parce que les enfants, par la force des choses, sont des êtres de peu de mémoire ?

Je note aussi que, ce faisant, redonnant vie à *l'hier*, vous donnez aussi sa chance à *l'ailleurs*, en décloisonnant cette littérature jeunesse souvent trop franco-française : ouverture sur le Brésil, l'Angleterre, l'URSS, les Etats Unis...

Christine Morault : Dans cette acception de patrimoine, il faut garder l'absolue modernité de certains livres, d'autres n'auront qu'un charme désuet. Ce qui a fait souvent de ces livres de ces recalés, c'est qu'ils étaient en fait décalés... Patavant et Patarrière a été écarté par les éditeurs anglais de l'époque au motif qu'une histoire de poulain coupé en deux choquerait les petits, il n'en est rien, et les adultes savent toujours aussi peu de ces peurs enfantines. Le *Marché Gobelins* et le *Cobra Norato* ont été des livres d'avant-garde en leur temps, ils le sont toujours car la fascination qu'ils exercent est intemporelle. La collection des Classiques étrangers pour tous est né du même constat, mais dans l'espace plutôt que dans le temps : dans chaque pays, pour chaque peuple ont compté quelques grands livres de littérature pour les enfants, qui sont universels car ce sont des chefs d'œuvre. On ne connaît souvent que les contes et légendes de ces pays. Le Petit bout manquant de Shel Silverstein ou bientôt les Histoires de Chien et Chat de Josef Capek, pour ne citer qu'eux, ont été lus par presque tous les enfants américains et tchèques et leur gravité drôle ne connaît pas de frontière...

« L'âge que vous voulez avoir... »

OLPC : en préface au livre *Le Cœur de Pic*, vous citez un mot de Paul Eluard, que j'aime beaucoup : « ce livre d'images a l'âge que vous voulez avoir »... Pourrait-on dire de vos livres qu'ils s'adressent à tous les lecteurs, sans cibler des tranches d'âge particulières, et parce que seul compte « l'âge qu'on veut avoir » ? Ou êtes-vous au contraire de plus en plus dans une logique de recentrement sur les enfants ? (collection « Tout-Petits MeMômes », collaboration avec Olivier Douzou, etc., alors que dans les débuts, vous publiez davantage de titres dit « adultes »). Si cette 2^e tendance est la bonne, pourquoi ? Dans le paysage éditorial actuel, votre volonté de faire des livres d'art (beaux livres objets) doit-elle passer nécessairement par le prisme enfantin, replonger dans ce qu'Elzbieta appelle « l'enfance de l'art » ?

Christine Morault : Tout d'abord, nous ne pensons pas que tous les livres soient indifféremment pour adultes ou enfants, mais que les images continuent à nous parler même lorsque nous avons grandi. On peut lire des livres comme *Le Cœur de Pic* ou les livres de Marchak et Lebedev en enfant ou en adulte, plaisir immédiat des couleurs et des mots, mais aussi mise en perspective dans une histoire de la littérature ou de l'art.

Les Petits Memômes ont pour projet de faire du travail graphique et narratif de certains auteurs contemporains de nouveaux classiques. Certains parlent à tous les âges, d'autres nous surprennent, le bestiaire de Janik Coat a plu aux adolescents et aux jeunes adultes, les livres d'Olivier Douzou sont maintenant lus à leurs enfants par de jeunes parents qui ont aimé Jojo la mèche. C'est dans les pages des livres pour enfants que l'art des images s'exprime pour nous avec le plus de liberté, mais la frontière n'est pas certaine et l'enfance de l'art nous appartient à tous.

One shot

OLPC : on se souvient du texte célèbre de Walter Benjamin sur « l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », qui réfléchissait déjà sur la perte d'aura des œuvres engendrée par leur mise en série technique, dans la photo ou le cinéma. Il semble que vous, au contraire, qui recourez pourtant à toutes les ressources de la technique moderne, militiez pour une conception un peu perdue, donc assez héroïque (sur le plan financier surtout, j'imagine !), du livre à chaque fois différent, presque unique « one shot » - que ce soit dans sa mise en page, sa typographie, parfois même son papier. Le principe de collection est assez peu contraignant chez vous, par exemple... Votre politique éditoriale consiste-t-elle surtout dans le plaisir de relancer à chaque fois la donne ? De ne pas capitaliser, de livre en livre ? C'est assez dissident à l'heure mondiale des best-sellers en série...

Christine Morault : Ce qui nous déplaisait au départ dans l'idée de collection, c'était de créer une boîte avant de savoir qu'y mettre, mais au fil des années, des cousinages se sont créés et l'édition de certains livres a ouvert des territoires nouveaux. Mais dans une collection, chaque livre continue à être pour nous une création unique. L'impression en tons directs, 18 couleurs différentes pour les livres de Marchak et Lebedev, par exemple, ou le recours à des techniques d'impression rares, peuvent voisiner avec des techniques contemporaines et des recherches pointues de reproduction des images : de livre en livre c'est un air de famille qui doit surgir et nous l'espérons, un esprit plutôt qu'une série.